

Pierre Assouline

Retour à Séfarad



folio

COLLECTION FOLIO

Pierre Assouline

de l'Académie Goncourt

Retour à Séfarad

*Édition revue et augmentée
par l'auteur*

Gallimard

© Pierre Assouline et les Éditions Gallimard, 2018,
2019 pour la présente édition.

Couverture : Photo © Stevanovicigor / iStock.

Pierre Assouline est journaliste et écrivain. Il est l'auteur d'une trentaine de livres, notamment de biographies (Gaston Gallimard, Moïse de Camondo, Hergé, Simenon, Cartier-Bresson...) et de romans (*La cliente*, *Lutetia*, *Le portrait*, *Vies de Job*, *Sigmaringen*, *Golem...*). Par ailleurs, il tient quotidiennement le blog « La République des livres », enseigne à Sciences Po et siège à l'Académie Goncourt.

À Romy, Noa, Emma et Joseph

Il grandira, il grandira, il grandira car il est
espagnol, gnol, gnol, gnol...

Il grandira, il grandira, il grandira car il est
espagnoooooooool !

JACQUES OFFENBACH

La Périchole

L'APPEL D'UN ROI

Lecteur oisif, que faisais-tu ce jour-là, où et avec qui ? Inutile de te précipiter sur ton agenda sagement rangé dans un tiroir. Ces choses-là ne s'oublient pas. On se souvient toujours du contexte de la réception d'un grand événement. Je ne parle pas du 11 septembre 2001. Ni même de la nuit du Bataclan ou de celle de la Promenade des Anglais. Pas davantage du « 23-F » comme on dit en Espagne pour évoquer la tentative de coup d'État du 23 février 1981. C'est de bien autre chose qu'il s'agit et je n'imagine pas qu'une mince pellicule de poussière ait déjà recouvert cette mémorable journée. Il s'agit du discours d'un roi.

Pas l'Anglais qui bégayait, un autre. Pas non plus Juan Carlos, l'artiste de la Transition démocratique, le Machiavel du putsch manqué, après ça s'est gâté, l'homme couvert de femmes, le tueur d'éléphants, le renonciateur de couronne cerné par tant de tabous sur sa personne que cela décourage d'écrire son nom, le roi émérite comme l'appellent les gazettes. Non, pas lui, encore qu'il ne manquât pas de panache et revêtît une réelle importance

dans l'affaire qui nous occupe. L'âge venant, on sent chez lui une certaine gêne à habiter son corps, comme souvent chez les grands. N'empêche que sans le discours historique du père, Juan Carlos, il n'y aurait pas eu celui du fils, Felipe VI, aussi dois-je en toucher un mot car tout a failli échouer pour une simple histoire de chapeau, vraiment.

C'était peu avant 1992 après J.-C. L'Espagne était très occupée car elle s'apprêtait à organiser la même année l'Exposition universelle de Séville ainsi que les jeux Olympiques de Barcelone, et à célébrer le cinquième centenaire du voyage inaugural de Christophe Colomb, la chute à Grenade du dernier bastion de résistance musulmane face à la Reconquista, laquelle avait sonné le glas de huit siècles de présence de l'islam arabe dans l'histoire espagnole, et l'expulsion des Juifs, excusez du peu. Pour cette dernière, la Fédération des communautés juives d'Espagne avait confié la chose à des jeunes gens, dont Mauricio Toledano et Isaac Querub Caro. Une réunion fut organisée au palais de la Zarzuela, la résidence du roi dans la banlieue de Madrid.

« Et vous, vous êtes d'où ? demanda-t-il afin de détendre un peu l'atmosphère.

— Majesté, je suis de Tanger, répondit Querub.

— Oh, Tanger ! Vous connaissez le docteur Amsellem ?

— J'ai toujours entendu parler de lui, il doit être plus âgé que mes parents.

— Contactez-le et dites-lui que je le salue. Ce médecin juif m'a sauvé la vie quand j'étais jeune : je me trouvais là-bas, j'ai eu une péritonite et il m'a opéré en urgence. »

L'entrevue avec le survivant se déroulant donc au mieux, les jeunes gens invitèrent le roi à se rendre à la synagogue Beth Yaacov à Madrid pour le 31 mars 1992.

Quelque six cents invités au premier rang desquels le président de l'État d'Israël, Chaïm Herzog, et trois cents journalistes donnèrent un très large écho à cette visite historique. Mais un problème demeurait qui semblait insoluble : comment le roi allait-il s'habiller ? Ce n'était pas une question de couleur de cravate mais de kippa. Il est vrai que quelques semaines avant, voyageant en Israël, Felipe González, président du gouvernement, avait imité Helmut Schmidt, le chancelier fédéral d'Allemagne, qui avait porté une casquette de marin en semblables circonstances. La kippa leur paraissait exprimer une identification avec le nationalisme juif. Après avoir phosphoré un certain temps, les responsables du protocole à la Zarzuela crurent trouver la solution :

« Sa Majesté viendra en tenue militaire. Ainsi aura-t-elle de toute façon la tête couverte.

— Pardonnez-nous mais vous oubliez que nous sommes aussi espagnols et pour nous, en cette qualité, cette image du roi en uniforme, reprise par tous les médias, rappellera fâcheusement celle d'un certain général. Dans d'autres circonstances, quand c'est inévitable, cela se comprend, mais à la synagogue ! »

Finalement, don Juan Carlos, héritier des dix-sept rois qui descendaient d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand d'Aragon, vint en civil le chef coiffé d'une kippa blanche, fort seyante d'ailleurs. Cela

devait manquer à son vécu des religions, lui qui avait fini par obtenir de Jean XXIII l'autorisation exceptionnelle de faire célébrer son mariage avec Sophie de Grèce selon la double liturgie catholique et orthodoxe.

On le sentait ému entre les rabbins Gaon et Benasuly, un peu emprunté dans son beau costume bleu électrique, comme s'il allait faire sa barmitsva. Peut-être craignait-il qu'on lui réclame des comptes sur son emploi du temps en cette funeste journée du 31 mars 1492 où la décision fut prise de jeter hors du royaume les Juifs qui voulaient le rester. Il y a des gens pour s'imaginer qu'il se passe des choses étranges à l'intérieur d'une synagogue, des sacrifices rituels, qui sait. Pourtant c'est ouvert à tous. N'importe qui, dès lors qu'il s'est couvert la tête, peut entrer, s'emparer d'un livre, s'asseoir, prier ou s'en abstenir, nul ne lui demandera rien.

La prise de parole du roi fut un grand moment, cinq siècles après. Il souhaita la bienvenue aux « Hispano-Juifs » à maintes reprises, mais je suppose qu'il faut être un peu bizarre pour s'arrêter à cela. Les journaux, eux, retinrent surtout une formule : « Séfarad n'est plus une nostalgie mais un foyer », qui a dû faire tiquer au moins l'un des éminents participants, le président d'Israël. Celui-ci, intervenant à son tour, parla de « réconciliation » plutôt que de « réparation » (mais était-on fâché ?) quand le roi avait préféré utiliser le mot « rencontre », distinction qui n'échappa pas aux journalistes. Mais ni pardon, ni excuse, ni repentance. Laissons cela à la France. L'Espagne a peut-être un problème d'estime de soi mais elle n'est pas

dans l'autoflagellation. Il s'agissait d'abord de refermer une blessure.

1. D'une petite phrase forte et si juste par laquelle le roi Felipe VI bouleversa le cours de mon existence

N'empêche, la date gravée en moi n'est pas celle de cette rencontre de 1992 mais celle du 30 novembre 2015. Pourtant, mon agenda Pléiade n'indique rien d'extraordinaire à cette date : le matin, conférence de rédaction au journal, pas de déjeuner, deux ou trois rendez-vous l'après-midi, dîner à la maison avec deux amis, terminer la lecture de deux livres pour la réunion Goncourt du lendemain, ne pas oublier de payer la note du pharmacien. Nulle mention du discours du roi.

L'immense don Felipe, lui, n'a pas eu à connaître de problème de chapeau. Il a prononcé son discours chez lui. Non pas à la maison, en son palais de la Zarzuela, mais à son bureau, dans l'une des quelque trois mille pièces du palais royal dévolu aux tralalas protocolaires.

Ce jour-là, un peu plus d'un an après son accession au trône, avec une célérité remarquable à l'aune des plus longs règnes mais relative si l'on se souvient qu'il recevait les lesbiennes, gays, bisexuels et trans dans la première semaine de son exercice, Sa Majesté catholique Felipe VI, roi d'Espagne, de Castille, de Léon, d'Aragon, des Deux-Sicules, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de

Majorque, de Minorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaén, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries, des Indes orientales et occidentales, de l'Inde et du continent océanien, de la terre ferme et des îles des mers océanes, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, du Milan, d'Athènes et de Néopatras, comte de Habsbourg, des Flandres, du Tyrol, du Roussillon et de Barcelone, seigneur de Biscaye et de Molina, marquis d'Oristan et de Gozianos, capitaine général et chef suprême des Forces armées royales, souverain grand maître de l'ordre de la Toison d'or et des ordres dépendants de l'État espagnol, reçut les séfarades.

Ça s'est fait en toute simplicité dans la salle à manger de gala, devant une tapisserie ancienne, derrière un pupitre transparent, à côté du drapeau national. Il prononça un bref discours qui m'alla droit au cœur tant il coïncidait avec mon fantasme hispaniste. Seuls les mauvais esprits verront de la démagogie là où il n'y avait que délicatesse à confier à son auditoire qu'ils étaient, eux et lui, ce jour-là, en train d'écrire une page d'histoire. Même si ce n'est pas souvent vrai, ça fait toujours plaisir ; mais en plus, c'était vrai. Il a parlé des clés transmises de père en fils dans certaines familles juives pour le jour du grand retour, et de la clé législative offerte désormais aux fils de Séfarad pour rentrer au pays ; il a fait de « Séfarad » un synonyme d'« Espagne ». Puis il nous a dit merci. Quatre fois plutôt qu'une.

Merci d'avoir conservé comme un précieux trésor votre langue et vos coutumes qui sont aussi

les nôtres. Merci aussi d'avoir fait en sorte que l'amour l'emporte sur la rancœur. Merci d'avoir transmis à vos enfants l'amour de cette patrie espagnole. Merci à vous tous, vous les descendants de ces Juifs séfarades déportés, expulsés, assassinés... Mais surtout il a conclu en des termes pathétiques dont il n'avait peut-être pas mesuré tout le retentissement politique, toute la puissance symbolique, bien qu'il ait pris garde de les placer aussitôt en regard de l'Histoire et des siècles échus, en prenant bien soin d'isoler cette phrase du reste du discours pour lui accorder plus de relief encore :

« Comme vous nous avez manqué ! »

Ces mots-là, si intimes, personnels, poignants et fervents, je les ai pris pour moi à l'instant même où il les a prononcés. Pour moi, pour les miens, pour tous ceux qui me sont chers et qui ne rougiraient pas de cette émotion. Je n'y étais pas mais c'est comme si j'y avais été. Du moins il me plaît de l'imaginer, de le croire et de le décréter ainsi à la manière de ces gaullistes purs et durs qui ont fini par se convaincre d'avoir écouté à la radio l'appel du 18 Juin, qui peuvent même en décrire les conditions exactes (en famille, religieusement, groupés autour de la TSF dans le salon) jusqu'à la météorologie du jour, à défaut de l'avoir vraiment entendu. Il me va, ce dicton : « Ceux qui ont entendu l'appel du 18 Juin ne l'ont pas compris et ceux qui l'avaient déjà compris ne l'ont pas entendu. » Mon cas probablement s'agissant du discours de Felipe, mon roi, si je puis dire, prononcé quelques mois à peine après que les députés eurent adopté une loi permettant aux descendants

des séfarades expulsés d'obtenir facilement la nationalité espagnole en réparation d'une « erreur historique », comme il fut dit aux Cortes.

Vous aussi, Majesté, comme vous nous avez manqué... Tant pis si cela relève de l'autosuggestion. Seul importe le fond de l'affaire : pour un séfarade, redevenir espagnol est désormais une option. Ma décision est prise : je rentre au pays, même si, je l'avoue, cinq siècles après, une légère hésitation subsiste.

Nous l'avions quitté dans une telle précipitation, à peine le temps de prendre la mesure de l'incroyable nouvelle, de se faire à l'idée, réaliser la vente de nos biens et faire les malles. Difficile d'oublier la catastrophe. On avait donné trois mois à quelque deux cent mille juifs pour se décider : la valise, le cercueil ou le Christ. Trois mois, mon Dieu, pour évacuer une terre où ils vivaient enracinés depuis des siècles et des siècles, un pays qui était charnellement le leur, une langue qu'ils habitaient depuis toujours, sans compter l'abandon des leurs dans des cimetières promis à devenir des échoppes et un jour, qui sait, des supermarchés, leurs synagogues qui n'échapperaient pas à la prompte métamorphose en église consacrée, un temple est un temple après tout, Dieu y reconnaîtra les siens, c'est vite dit.

Le roi me propose de rentrer. Cela n'arrive pas souvent dans une vie d'homme. Pas de quoi faire oublier l'Inquisition mais c'est gentil quand même. L'important est de ne pas élever d'obstacle entre l'occasion et moi. Nul doute que cette main tendue

part d'un bon sentiment. Bien le moins pour que le souvenir de ces événements traumatisants se résorbe en chacun de nous dans la continuité de nos existences et l'ininterrompue réparation de nos vies. On court toujours un risque à laisser affleurer les nervures de son passé. Hors de question pour autant de déballer mon moi dans un délire d'autofiction mâtiné d'exofiction. La voix, tout près, de Nathalie, ma compagne, résonnant d'échos ironiques, m'en conjure déjà : « Holà, Argan, gare au narcissisme ! Ne va pas nous détailler tes entrailles comme dans le soliloque d'ouverture du *Malade imaginaire*, sinon tu finiras divisé avec ton image. »

Qui expose s'expose, c'est le risque, surtout pour qui prétend sortir l'autobiographie de l'espace des vanités. Borges n'avait pas tort de reprocher aux écrivains français un excès de conscience de soi, de les juger trop attentifs à leur personne au point de souvent commencer par se définir avant de savoir ce qu'ils allaient écrire.

N'est-il pas naturel de vouloir rentrer chez soi ? C'est bien le mot qui convient car il en dit tant. Le grand Cervantès, dont on ne saurait rien contester sauf à passer pour un mauvais Espagnol, le soutient dans « Le jaloux d'Estrémadure », l'une de ses douze *Nouvelles exemplaires* : succombant au désir « naturel » qu'a tout homme de retourner dans sa patrie, l'ancien soldat Filipo de Carrizales s'installa à Séville après avoir fait fortune aux Amériques... Mon cas à quelques nuances près mais c'est une autre histoire.

Mon histoire sera celle d'un pérégrin, un homme qui marche, pas à pas, en s'obligeant à ne pas

comprendre pour être mieux surpris, moins par l'événement que par son ombre portée. Un seul pays suffira à mon Grand Tour et ce pays sera l'Espagne. Je crains de ne pas la reconnaître. Dans quel état vais-je la retrouver ? Il a dû s'en passer des choses depuis le 31 juillet 1492. Inutile de partir en quête de la maison familiale ni même du cimetière, encore moins des archives, cet excitant de l'imagination selon Michelet. Il me suffit de savoir que notre mémoire précède notre naissance. De mon expédition dans ce passé-là, où je suis parti retrouver des paroles, des voix, un souffle gelés dans l'hiver des livres, je n'espère pas rapporter des vérités mais tout au plus des effets de vérité. Non des preuves mais des traces puisque, comme le dit René Char je crois, seules les traces font rêver. Et tant mieux si ce que je trouve m'apprend ce que je cherche. Ne dit-on pas que le souvenir inconscient est la force motrice de l'imagination ? J'ignore ce qui fait qu'un individu renonce à étudier la vie tranquille des choses pour en examiner plutôt le cours étrange, ce qui fait qu'il éprouve à un moment particulier de son existence le désir confus, bientôt mué en impérieuse nécessité, de fouiller son écheveau inextricable, de démêler l'entrelacs de ses contradictions, d'interroger ses identités pour se déplier enfin.

Curieux tout de même de vouloir rentrer en Espagne un peu plus de cinq siècles après, au moment où de plus en plus de Juifs en France se demandent s'ils doivent retourner en Israël un peu plus de deux mille ans après. Étrange de tout faire pour y rentrer quand des Catalans font tout pour

en sortir, quitte à réveiller de vieux démons indépendantistes au Pays basque, en Galice ou dans les îles Baléares. Mettons cela sur le compte de l'esprit de contradiction. L'Espagne, si je n'y vais pas, je vais finir par la fantasmer au zinc dans une rivière de rioja comme Gabriel Fouquet, le toreromobile d'*Un singe en hiver*, le livre autant que le film, non sur l'alcoolisme mais sur l'ivresse. De quoi devenir alors pour moi-même un problème.

Don Felipe me plaît. Un roi selon mon goût. Tout lui réussit. Je pourrais lui lancer, tel Boileau, historiographe de Louis XIV, épuisé de le suivre : « Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire. » Sauf que lui, tout descendant qu'il est, en ligne agnatique, de Louis le Grand et de son petit-fils Philippe V, encourage en moi le scribe accroupi. Vous nous avez manqué... Mais était-ce un nous de majesté ou le nous collectif du peuple espagnol ? On verra bien.

Majesté, Vous m'avez appelé, aussi ne soyez pas étonnée si ma réponse vous en remémore une autre, un peu plus ancienne mais tout aussi glorieuse : « Me voici ! » Depuis que je vous ai entendue, écoutée, lue jusqu'à m'en imprégner intimement, je me sens en permanence en état de vigilance hispanique. Peut-être ai-je été victime d'une vrille, cette chose vécue aussitôt que vue, spirale insensée qui vous attrape et vous emmène dans tous les sens. Qu'importe au fond puisque, lecteur inoccupé, rien ne me rend plus heureux que de te raconter l'histoire qui m'est tombée dessus lorsque, petit Français tranquille qui ne

demandait pas grand-chose et à qui il n'arrivait jamais rien, pris par cette ardente obligation qui a le charme nerveux des défis, et dédaigneux du chemin de croix qui serait le mien dans la quête d'un passeport tout neuf pour représenter mon identité toute vieille, je me suis mis en tête cette folie de redevenir espagnol.

AU CONSULAT

On croit connaître le boulevard Malesherbes en vieux piéton de Paris, mais c'est une illusion : nul ne le connaît vraiment tant qu'il n'y a pas cherché le consulat général d'Espagne au numéro 165. Bien signalé à distance pourtant avec ses barrières métalliques et son drapeau rouge et or au-dessus de la grande porte. Mais c'est ainsi : m'étant fait une montagne de mon grand jour, rendez-vous pris par Internet, tout ce qui le concerne s'en trouve hypertrophié. À l'entrée, le garde de sécurité a des doutes. Il vérifie sur sa liste de noms.

« Désolé, mais vous n'y êtes pas... »

— Mais si, cherchez bien.

— Pardon mais j'ai là tous les rendez-vous de la journée et pas vous, répète-t-il en faisant glisser son doigt de bas en haut et de gauche à droite. À moins que... As-Suleiman ?

— Assouline.

— *No señor.* »

J'insiste, je lâche le nom du seul employé du consulat que je connaisse. Il me fait tout de même entrer, mais à regret. Cela s'annonce mal.

Une dizaine de personnes bavardent dans la queue où je prends place, et il y en a deux fois plus qui attendent assises contre les murs. L'impatience me gagne déjà. Il est 11 h 29, le rendez-vous est à 11 h 30 et le formulaire en ligne précise bien qu'il faut être d'une « ponctualité maximale » eu égard à l'affluence. On rate son tour, on recommence tout. Si seulement les fonctionnaires acceptaient de bousculer leur routine pour une fois, mais non, pas cette fois. Je pourrais toujours commettre une folie qui consisterait à m'extraire de la foule en raison de la flamme hispanophile qui danse dans mes yeux et me jeter sur le guichet, mais ce serait effectivement une folie.

Hors de question de rater ce rendez-vous. On m'avait dit : « L'homme-clé pour ton histoire, c'est lui et nul autre, le responsable de l'état civil au consulat. » Un certain Alfonso Iglesias Núñez. Plus difficile à joindre que le consul, l'ambassadeur, le roi ! Il est vrai que chaque fois que j'ai appelé son bureau, j'ai demandé à parler à Adolfo, allez savoir pourquoi. Différentes voix m'ont assuré à plusieurs reprises qu'il n'y avait pas d'Adolfo à ce numéro. J'ai trouvé des ressources d'énergie le jour où une secrétaire m'a répondu qu'Adolfo venait de sortir et qu'il n'allait pas tarder à revenir, ce qui, avec le recul, ne fait qu'augmenter sa légende. Finalement, un texto mien l'a atteint par miracle. Il m'a fixé un rendez-vous pour le mardi à 11 h 30. J'y suis et j'attends, mais comme l'heure tourne et que l'angoisse monte, je me permets de l'appeler.

« Mais enfin, où êtes-vous ? répond la voix.

— En bas, comme tout le monde, j'attends M. Adol... Alfonso !

— Vraiment, vous faites la queue en bas ?

— Je crois dans les institutions et le savoir-vivre. »

L'instant d'après, il me cueille au rez-de-chaussée du bâtiment en me dévisageant l'air intrigué :

« Vous êtes ponctuel pour un mercredi. Sauf qu'on vous attendait hier », dit-il avec le léger sourire de compassion et le regard qui jauge de celui qui se demande s'il a affaire à un allumé ou à un abruti.

Un cas d'école dans le registre de l'acte manqué. Après que j'ai précipité mes excuses à ses pieds, il me fait monter au premier étage puis me propose une chaise dans une antichambre qui paraît servir de salle d'attente à plusieurs bureaux distincts. Pas un mot, juste un geste et une moue, ce qu'il faut d'éloquence muette pour me faire comprendre que, étant donné mon erreur, il m'est suggéré de patienter là le temps nécessaire et sans broncher.

Impressionnante, une immense tapisserie fait rutiler les armoiries du royaume d'Espagne ainsi blasonnées : « Écartelé, au 1 de Castille ; au 2 de Léon ; au 3 d'Aragon ; au 4 de Navarre ; enté en pointe de Grenade ; sur-le-tout de Bourbon-Anjou », encadrées par deux colonnes d'Hercule ceintes de la devise de Charles Quint : « Plus ultra ». En France, on a perdu l'habitude de ces choses-là et c'est regrettable. Plus loin, une photo du roi et de la reine. Les miens, bientôt. Au centre, une table ronde, des chaises, des canapés en cuir noir et sur un guéridon une cruche verte « en faïence

d'Úbeda », me murmure-t-on avec une certaine admiration, mais ce doit être un patriote de la région de Jaén.

Des journaux espagnols empilés sur la table me tendent leurs colonnes. Il n'y est question que de scandales financiers, d'évasion fiscale, de blanchiment et au plus haut niveau. On se croirait dans une république bananière et les rubriques people n'arrangent rien. Édouard Herriot aurait été dépassé, qui usa de ce bon mot pour qualifier la politique : « Qu'elle soit comme l'andouillette, à sentir la merde mais pas trop. »

Cette femme en face de moi, qui attend depuis longtemps mais sans ciller, j'en ferais bien un ready-made : par mon simple choix, par ma décision d'artiste, elle passerait du statut d'objet ordinaire à la dignité d'un objet d'art. En face d'elle, celui-là est tellement âgé que même assis il ne tient plus debout. À son arrivée déjà je l'avais remarqué à son pas traînant de désabusé. Une tête d'enterrement ornée paradoxalement d'un sourire en coin. Un visage peut faire hiatus à ce point ? En attendant on fait des connaissances. Certains sont concernés par une autre loi que la mienne, la loi sur la mémoire historique qui offre la double nationalité aux descendants des exilés républicains de la guerre civile. Ma présence intrigue.

« Et vous, les séfarades, vous êtes nombreux ? me demande la dame qui s'est approchée pour se saisir d'un magazine, mais le ton qu'elle emploie me fait irrésistiblement penser à une scène à la Beckett, un malade s'accrochant à la grille du jardin de l'hôpital psychiatrique et interpellant un passant dans

la rue pour lui demander : “Vous êtes nombreux là-dedans ?”

— Difficile à dire, vous savez, ils sont partout, même au Zimbabwe !

— Même au Zimbabwe..., reprend-elle d’un air songeur, imaginant ces drôles d’Espagnols probablement négroïdes sur les bords, qui s’expriment dans un castillan archaïque, crapahutant dans la brousse de liane en liane avec une kippa sur la tête, même au Zimbabwe, répète-t-elle incrédule.

— Ils venaient de Rhodes lorsqu’ils sont arrivés au début des années 1930, c’est loin tout ça. »

Un autre se mêle à la conversation naissante :

« Mais *señor*, vous êtes espagnol ? »

Si j’avais la présence d’esprit d’adapter le sarcasme que Gide adressa à l’auteur des *Déracinés*, je lui enverrais bien entre les dents un : « Né à Paris d’un père uzétien et d’une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m’enracine ? », ça sort malgré moi. Pourtant, je ne cherche pas les ennuis. Ce serait inopportun de réveiller dès maintenant, depuis ce morceau de territoire échappé d’Ibérie et échoué en terre étrangère, le vieil antagonisme entre l’Espagne traditionnelle, légèrement archaïque, autocentrée, et l’Espagne qui a toujours eu des yeux de velours pour l’Europe des Lumières.

Peut-être serait-il plus adéquat de reprendre à mon compte la confiance de Romain Gary sur sa qualité de Français, à la virgule près mais tout en l’adaptant à ma manière : « Je n’ai pas une goutte de sang espagnol mais l’Espagne coule dans mes veines. » Ce que je fais mais j’hésite à donner ma

source car le détournement a des limites, l'appropriation c'est le vol, ce serait perçu comme prétentieux et l'embarrasserait certainement, Romain qui ?, comment faire autrement car c'est là un réflexe naturel acquis à force de se sentir un collage de citations tant je suis imprégné de mes lectures et qu'elles sont déposées en moi comme du vin dans une cave attendant patiemment le bon moment pour revenir à la surface.

« *Señor*, vous êtes bibliothécaire ? s'enquiert un jeune homme qui doit finir ses études.

— Moi ? Non, quelle idée !

— C'est parce que vous citez tout le temps des écrivains. »

Mon regard se perd alors dans les armoiries qui me font face. Si je n'avais pas révisé avant, je serais incapable de distinguer celles du roi de celles du royaume.

Le texto d'un ami m'interrompt dans ma contemplation. Il s'inquiète de ma réaction si Mélenchon ou Le Pen se retrouvait au second tour de l'élection :

« Je quitte la France.

— Et tu vas où ?

— Je rentre chez moi, au pays.

— Au Maroc...

— Mais non, chez moi, en Espagne. Je rentre !

— J'ignorais. Mais quand l'as-tu quitté ?

— En 1492, mais à l'insu de mon plein gré. »

Je perçois à l'oreille un léger mouvement de recul, je l'imagine cherchant parmi ses émoticônes celle qui représentera le mieux son regard éberlué, se demandant si c'est du lard ou du cochon, ce qui

serait approprié si je descendais de marranes, un regard qui nourrit des doutes sur ma santé mentale. Autour de moi, dans les conversations préélectorales, il n'est question que de cela : partir en cas de victoire des extrêmes. « Toi au moins tu pourras te réfugier dans ton nouveau chez-toi, de l'autre côté des Pyrénées. Mais nous ? » Je promets une chambre d'amis, une place au grenier, voire une armoire comme au temps de l'Occupation.

Plus loin un jeune couple de futurs migrants qui se ressemblent et s'assemblent tellement bien, manifestement, qu'ils ont dû se rencontrer sur harissa.com, le site où les Juifs tunisiens s'échangent des recettes de cuisine, des adresses, des photos de mariage. L'heure tourne mais mon retard est coupable et ma patience infinie. De toute façon, j'emporte toujours de quoi tenir pendant un siège. Ni cigarettes, ni barres protéinées. Juste un livre d'une certaine épaisseur. De quoi envisager sereinement une prise d'otages.

Ici, dans cette pièce du consulat, ils ignorent tout de moi sauf ma qualité de candidat au départ, et ce n'est pas plus mal.

« Vous êtes un Espagnol ? me demande le vieux désenchanté.

— Et même un très ancien Espagnol. Ça se voit, non ?

— Ah... à quoi ?

— Les yeux.

— Qu'est-ce qu'ils ont, vos yeux ?

— Bleus. Toujours un par génération chez nous depuis très longtemps. Bleu, *azul* comme *assouline*, vous voyez ? »

Il ne voyait rien. Ce peuple est parfois désespérant. À défaut de changer de contemporains, changer de compatriotes, c'est possible. Être enfin délivré des « pasd'souci » et des « c'estclair ». Puissé-je n'être jamais pris en flagrant délit d'user inconsciemment de leurs équivalents dans la langue de Cervantès.

Il faut que j'arrête de considérer cette anti-chambre comme une salle d'attente. Après tout, nul n'a rendez-vous avec un médecin même si mon interlocuteur est du genre à avoir eu longtemps une mauvaise santé de fer. Il a vraiment l'air malade, ce qui est confirmé par le bruit quand il fait les cent pas dans le couloir : on entend les cachets bouger dans son corps.

Désormais, c'est moi qui prends la main :

« Je veux être espagnol, et vous ? »

— *Señor*, on ne devient pas espagnol.

— Vous avez raison : je veux le redevenir.

— Comment ça ?

— Je reviens.

— Vous revenez ? »

Ça part en spirale comme du Guitry ou du Feydeau mais je ne lâcherai pas le morceau. Qu'importe si ça se poursuit en espagnol hérissé de français.

« *Retornar* ? Vous voulez rentrer, revenir ou retourner ? »

Il est vrai que « retourner » ayant aussi le sens de « rétrocéder », on ne va pas en sortir facilement. Je tente une ouverture inédite du côté de « remonter » bien que l'Espagne se trouve sous la France et non au-dessus, mais le débat tourne court dans les rires :

« La *remontada*, c'est quand Barcelone remonte miraculeusement au score et écrase le PSG après avoir été battu en match aller ! Alors vous...

— *Vuelvo*, quoi ! Je reviens !

— En Espagne ?

— Mais oui ! Je peux, les séfarades y sont désormais les bienvenus et le temps n'est plus où l'on garrottait les *afrancesados*.

— Ah oui, *vuelvo* de *Volver* comme chez Pedro Almodóvar, c'est ça ? »

Le cinéaste me poursuit car où que je sois, ici comme là-bas, dès que je confie le titre provisoire de mon roman à venir, il s'insinue dans la conversation. Il n'est pourtant pas le préféré des Espagnols qui le trouvent peu représentatif tant il les caricature, un peu comme les Américains Woody Allen. L'un et l'autre tenus pour des produits d'exportation. Pourtant quel autre artiste a autant fait que lui pour abattre la légende noire qui plombe l'Espagne, même si ses folles, ses femmes et sa présence des morts sont plus Mancha que de raison ?

Si *Vuelvo* était un bon titre de travail, il devra s'effacer devant *Retour à Séfarad*. Le Pedro, je l'avais croisé à Cannes après que le public du Festival l'eut ovationné pour sa poignante *Julieta*. L'envie m'a pris d'aller lui parler un jour que nous nous trouvions dans la même cantine VIP (rassurez-vous, c'était la première fois et ça ne s'est jamais reproduit). Après tout, lui *Volver*, moi *Vuelvo*, nous sommes tous les deux dans la mélancolie du retour. En paraphrasant un mot de Paul Morand, on pourrait dire que plus beau que

l'Espagne, il y a la nostalgie de l'Espagne. Sauf que ce n'est pas la même. Alors non.

« Bien sûr, comme Almodóvar mais surtout comme la chanson de Carlos Gardel qui est d'ailleurs dans le film, non plus en tango mais en flamenco, et elle dit aussi bien tout le spleen de l'émigré loin de sa terre.

— Mais oui, comme *Volver* de Julio Iglesias.

— Enfin, plutôt comme Pénélope Cruz avec la voix d'Estrella Morente, tout de même, je vous en prie... »

Ici je me sens déjà en Espagne. Dans un coin, une jeune femme ne quitte pas des yeux son téléphone portable depuis que je suis arrivé. Elle ne lit rien d'autre et l'on jurerait qu'elle ne veut rien lire d'autre. Je me retiens de rechercher sur le mien un dessin paru dans *El País* sur lequel on voit un homme dans une salle d'attente exactement dans la même situation qu'elle et qui, sans lever les yeux de son téléphone, commente dans une bulle : « Que des mensonges... Mais c'est gratuit ! »

La planète compte aujourd'hui 65,3 millions de déracinés qui ont dû quitter leur pays en raison des guerres et des persécutions, puisqu'on n'expulse plus. Je tiens le chiffre du Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés, c'est donc du sérieux. Inutile d'ajouter mon problème personnel au malheur du monde, raison de plus pour m'enraciner doublement ici et là-bas. Si j'osais, je leur lirais « Pèlerin » recopié sur mon téléphone, un poème qui me hante depuis que je l'ai découvert, car Luis Cernuda a su trouver les mots pour dire la solitude

dans le déracinement, lui qui avait abandonné l'Espagne à jamais en 1938 :

*Revenir ? Revient celui qui sent,
après de longues années, après un long voyage,
la fatigue du chemin et la soif
de sa terre, de sa maison, de ses amis,
de l'amour fidèle qui l'attendra au retour.*

*Mais toi ? Revenir ? Ne pense pas rentrer,
mais rester libre désormais,
disponible pour toujours, jeune ou vieux,
sans fils qui te cherche, comme Ulysse,
sans Ithaque qui attende et sans Pénélope.*

*Continue, continue devant toi et ne rentre pas,
fidèle jusqu'au bout du chemin et de ta vie,
ne regrette pas un destin plus facile,
tes pieds sur la terre jamais foulée,
tes yeux devant ce qui n'a jamais été vu.*

Manifestement, j'ai le temps de me rendre à l'étage pour y chercher un café. Une madame Pinto bien de sa personne s'énerve contre le dysfonctionnement de la machine après être sortie des bureaux la mine légèrement encolérée. La procédure de naturalisation offusque son orgueil. Ma pratique de ce genre de machine (un peu de patience + un peu de doigté + un coup d'épaule) me permet de lui récupérer sa monnaie et d'engager la conversation.

« Vous connaissez Erri De Luca ? » lui dis-je de ma voix la plus douce, histoire de calmer l'ambiance qui menace de s'électriser. Elle avoue ne

pas connaître l'écrivain italien, un ancien militant révolutionnaire napolitain qui a réinvesti sa foi et son ardeur qui sont grandes dans l'alpinisme et l'étude des grands textes du judaïsme alors qu'il n'est pas juif et qu'il s'est mis exprès à l'étude de l'hébreu biblique...

« Il a pris de l'altitude, il tutoie les cimes, mais quel rapport avec mon dossier ?

— Luca aime à raconter cette histoire qu'il tient d'un sage. Un roi demande à un tailleur de lui confectionner un habit. Le tailleur met tout son soin à choisir le tissu, le couper, le coudre. Le vêtement terminé, il le présente au roi, qui se montre très mécontent et menace de lui couper la tête s'il ne revient pas avec un plus bel ouvrage. Le tailleur est décontenancé, demande conseil autour de lui. Un inconnu lui dit : "Rentre chez toi, découds l'habit, toutes les coutures, point par point, puis remonte-le exactement à l'identique." Le tailleur n'est pas très convaincu, mais s'exécute. Il apporte l'habit au roi, qui est ravi. L'artisan est heureux, mais ne comprend pas. Il retrouve l'inconnu dans la rue. "Le roi a été satisfait, alors que je lui ai donné le même habit ! — Ce n'était pas le même habit. Le premier, tu l'as fait avec orgueil, et le second, tu l'as fait en tremblant."

— Je retiens, je retiens..., fait-elle en secouant la tête de haut en bas, comme si la philosophie de l'histoire avait été bien reçue. Et vous, vous vous appelez comment ?

— Assouline.

— Comme l'éditeur ?

— Un ami. Pas la même famille mais la même tribu.

— Ne vous en faites pas pour l'interrogatoire, me rassure-t-elle, en habituée des lieux. Pas de quoi paniquer, ils ne vont pas vous demander de mourir à vous-même, d'effacer votre passé de Français, de vous nier, c'est clair.

— Oui, c'est... comme vous dites.

— Un conseil : si on vous demande de prouver que vous êtes juif, évitez le Consistoire israélite à Paris ; il y a là-bas un lobby ashkénaze, ils ne nous aiment vraiment pas, alors ils bloquent tout, c'est d'autant plus bête qu'ils savent pertinemment que dans les certificats de mariage de nos grands-parents au Maroc, et de tous nos aïeux, à la fin il est fait mention de la catégorie d'"exilé de Séfarad". »

Je ne dois pas avoir l'air convaincu, peut-être en raison de son ton trop radical et systématique, question de tempérament. Aussi en remet-elle une couche :

« Vous verrez qu'en plus ils vous diront : "Mais quelle idée de retourner en Espagne alors qu'en Israël, c'est mieux..." Ils m'ont fait le coup. »

Ils ne sont pas les seuls. Un tel réflexe est largement partagé si j'en juge par les réactions de mes amis. Et pourquoi n'y aurait-il pas la place pour deux lois du retour ? Impossible, ce n'est pas prévu par le règlement.

À la limite, que je ne fasse pas mon alya les dérange moins que l'idée que je puisse la faire ailleurs qu'en Israël. Comme si l'autre, l'espagnole, représentait une intolérable concurrence dans les âmes déboussolées.

Or celle-ci est purement spirituelle et symbolique alors que l'israélienne est spirituelle et matérielle. On voit par là que l'affaire n'est pas simple. Et puis j'ai déjà tant de mal à retrouver la trace de mes aïeux en Espagne il y a cinq siècles, comment voudrait-on que je retrouve celle de mes ancêtres dans le royaume de Judée il y a trois mille ans ? L'idée de se considérer comme un descendant charnel des patriarches m'a toujours paru légèrement prétentieuse. N'empêche que j'entends encore résonner les mots de mon ami Ralph qui lui a fait l'autre choix : « Cette loi du retour est une négation cryptée de la nécessité d'Israël. » Sous-entendu : la vraie patrie des Juifs est là où l'exil les a fait vivre au cours de l'histoire.

On voit bien l'intérêt de l'Espagne dans ces assauts de philoséfardisme qui ont commencé à la fin du XIX^e siècle et trouvent leur apothéose dans le vote de la loi. L'autre jour, avec Abraham Bengio rencontré par hasard à Madrid, on a dressé de chic l'inventaire des motifs : une volonté de reconnaissance, la nécessité de donner à l'étranger une image d'ouverture et de tolérance, le désir d'être une passerelle entre Juifs et Arabes, un calcul politique et économique eu égard à la crise que traverse l'Espagne et à la réputation financière, bancaire et commerciale dont jouissent et pâtissent les Juifs... Reste à jauger la franchise du gouvernement espagnol. Et cette donnée essentielle, on l'avait oubliée. La réponse d'Abraham à mon texte fuse aussitôt : « S'ils ne sont pas sincères, alors c'est très bien imité. »

J'ai révisé avant de me rendre au consulat. Rien

n'agace tant un responsable que l'amateurisme d'un candidat. Cette nouvelle loi, je l'ai explorée de fond en comble. Elle permet simplement à tout séfarade, descendant de Juifs expulsés d'Espagne il y a cinq siècles, d'acquérir la citoyenneté espagnole avec passeport à la clé sans avoir à renoncer à sa propre nationalité et sans même avoir à résider dans le pays. Enfin, « simplement » n'est peut-être pas le terme adéquat. Un parcours du combattant d'une certaine manière. La preuve, c'est que bon nombre abandonnent en route. Mais cette loi marque tout de même un progrès, reflète une vraie bonne volonté : avant, les séfarades ne devaient pas seulement abandonner leur ancien passeport, il leur fallait également résider au moins deux ans en Espagne, tout comme les Latino-Américains, les Portugais et les Philippins, ou attester de « circonstances exceptionnelles » en fonction de critères laissés à la discrétion du Conseil des ministres, plaidés au cas par cas et pas vraiment prévus par l'article 23 du Code civil.

Ne jamais négliger le flou du droit, toujours compter sur cette zone grise, cela va bien un temps.

Ma tête n'est pas de celles auxquelles on donnerait le bon Dieu sans confession. Mais une fois éliminées toutes les hypothèses, et sachant que je n'ai pas besoin d'un passeport européen, le possédant déjà, et encore moins d'une porte d'entrée vers l'univers sans frontières des pays de la zone Schengen, il faut se résoudre à l'idée que l'on peut effectuer une telle démarche en n'étant travaillé par d'autre motivation que symbolique, sentimentale,

romantique même. Nul désir de devenir un Espagnol administratif animé par la raison nationale. Plutôt le romantisme du retour à la terre d'avant la terre natale. Je croyais avoir fait le tour quand un courriel d'Oro Anahory-Librowicz, une universitaire séfarade de Montréal, qui a elle aussi déposé une demande de retour, me rafraîchit la mémoire : « Les Juifs ont intérêt à avoir plusieurs passeports. On ne sait jamais ce que le sort nous réserve. »

2. Où je m'entretiens avec le fameux personnage-clé qui m'ouvrira enfin les portes du paradis administratif

La porte du bureau de l'état civil s'ouvre enfin et M. Iglesias Núñez me fait signe d'entrer. La fausse indolence d'un Méditerranéen écrasé par la chaleur, un quadragénaire, grand, un peu enrobé, artistiquement barbu, courtois, urbain, il est là enfin, l'homme-clé. Son français est meilleur que mon espagnol, mais par courtoisie, chacun voulant mettre l'autre à l'aise en s'exprimant dans sa langue, les deux se mêlent et c'est très bien ainsi.

« Alors cher monsieur, fait-il en s'emparant de mon dossier, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— J'ai été appelé.

— Par quelqu'un de nos services ?

— Par Sa Majesté.

— Je vois, fait-il en se grattant le lobe de l'oreille. Commençons par les formalités si vous le voulez bien. Vous êtes né en quelle année ? »

J'aimerais lui répondre que ça s'est passé

exactement quatre cent soixante et une années après l'expulsion des Juifs d'Espagne, mais il pourrait mal le prendre, or on se connaît à peine. Il lève les yeux de sa feuille, sent mon hésitation, devine mes difficultés, cherche à m'aider :

« Mais vous avez quel âge ? »

Je me retiens de répondre que dans trois ans j'aurai l'âge de mon père à l'instant de sa mort, mais là aussi, ce serait déplacé, et je ne suis pas venu ici semer la perturbation dans les esprits, bien au contraire. Pas convaincu, je l'observe tandis qu'une collaboratrice lui tend quelque paperasse à parapher. Alors qu'il s'exécute, j'observe sa main courir sur le papier. Sa bague m'intrigue mais je n'ai pas le temps de déchiffrer l'inscription.

Bien que nous ne soyons pas installés dans un rapport de force, comme c'est souvent le cas lorsqu'on se sent emporté par les rouages de l'horreur administrative, je serais tenté d'exploiter le potentiel de la situation à la manière d'un général chinois, sans idée préconçue sur la bataille à mener dans cette nouvelle étape de ma vie. Mon portable grésille : un texto de Mercedes, critique littéraire à Madrid, qui me souhaite « le meilleur pour cette réincarnation », m'offre le mot qui manque. Un autre, mais de Paris, m'écrit : « Qu'est-ce qui te prend ? Elle est finie la Movida ! À part le foot, c'est la misère là-bas. Reste avec nous ! »

Il m'observe, assez diplomate pour ne pas me brusquer mais assez responsable pour ne pas consacrer son après-midi à un cas.

« Alors racontez-moi. Le nom d'abord... »

C'est quelque chose de puissant, le nom et le

prénom. Il faut une révolution intérieure, des événements graves, une vraie crise, tout ce qui peut s'apparenter à une guerre pour envisager d'en changer, du moins pour un Juif. En société, ils sont notre ambassadeur, le cheveu-léger de ce qui nous fonde.

« Côté paternel, Assouline est de la famille des Aït Tizgui N'Opasouline, de la tribu des Glaoua, dans l'Atlas. Dans la langue berbère, *as-souline* signifie "le rocher"... »

Alors, comme on dit, je déroule. Mon arrière-grand-mère Freha Illouz venait d'Iloz, un bled du royaume de Navarre, vers Pampelune je crois. Dans le procès du Saint-Office contre le nommé Juan de Cáceres en 1486, l'inquisiteur mentionne le nom de ma grand-mère Sebban, mais tout cela est si loin. Possible que mes aïeux viennent de Debdou. Une colonie de juifs de Séville s'y était installée après avoir été expulsée d'Espagne en 1391. Pourquoi Debdou ? Parce que la ville dépendait alors de l'Algérie qui passait pour plus tolérante que le Maroc (la dynastie des Almohades avait laissé un souvenir cuisant dans l'Espagne musulmane).

Debdou, mon grand-père m'en parlait souvent, de manière allusive. Ne manquait que la circonstance pour qu'il s'y attarde. Je passais souvent chez mes grands-parents à la sortie du lycée, trois étages au-dessous de chez nous. Un jour, je lui ai apporté un album de cartes postales sur la vie quotidienne des juifs d'Afrique du Nord. Déjà en pyjama, il a indiqué d'un mouvement de menton à ma grand-mère de faire patienter la *tchoukchouka*, sa ratatouille de poivrons et de piments, dès les

premières pages tournées. Au vrai, je l'avais rarement vu aussi passionné face à un livre, lui qui ne lisait que *L'Aurore* et *Minute* par antigauillisme viscéral depuis que l'Algérie n'était plus française, sa manière de faire payer le Général. Lorsque des images de Figuig sont apparues sous ses doigts, il a accusé le coup, laissant poindre une certaine émotion. Les retrouvailles avec la ville natale. Mais lorsqu'un peu plus loin des cartes de Debdou sont apparues, il a rendu les armes, lui d'ordinaire si impérial dans sa forteresse. Il a posé l'index sur une maison en pisé, des ruelles en terre battue, des gamins qui couraient pieds nus, et a répété tout doucement : « Avant Figuig, mes grands-parents venaient de là et leurs grands-parents avant, j'ai vécu dans cette maison en argile ou celle-là... » L'émotion lui a noué la gorge puis, par réaction de défense probablement, il s'en est amusé.

Je dois à l'amitié d'Albert Bensoussan de m'avoir ramené par l'esprit dans ce village que j'avais fini par gommer de ma mémoire. Quand vous lisez en français un roman de Vargas Llosa, Cabrera Infante, Bryce Echenique, Donoso et de tant d'autres, ce sont ses mots à lui que vous lisez, pas les leurs. Un jour, dans un conclave de traducteurs près de Paris où je devais prendre la parole, je l'ai écouté raconter qu'il poussait l'empathie jusqu'à manger avec « ses » auteurs et dormir à côté d'eux pour mieux les comprendre et saisir ce qui n'est pas dans les mots mais à côté des mots. Puis pendant la pause, il m'a interrogé sur mes origines ; après m'avoir cuisiné sur les prénoms de mes aïeux en puisant dans ses trésors d'érudition

onomastique, il m'a gratifié d'un *fuerte abrazo* et d'un définitif : « On est cousins ! » Debdou, les siens aussi. Il m'avait fallu aller jusqu'à Gif-sur-Yvette par un dimanche pluvieux pour éclairer un peu mieux mon archaïque Maroc intérieur.

« Et côté maternel ? s'enquiert M. Iglesias Núñez.

— Des Zerbib de Bône originaires de Livourne en Italie, et des Sarfati d'Oran venus de Tétouan, l'ancienne capitale du protectorat espagnol du Maroc, mais vous savez tout cela.

— Et l'illustration de la famille ?

— Rien de prestigieux dans notre lointaine ascendance. Que des commerçants. Ce n'est pas nous qui avons écrit les traités savants, je le confirme. Encore que nous avons peut-être péché par humilité ; car si notre tradition orale ne rapporte rien de remarquable, la somme onomastique d'Abraham Laredo fait état d'un Yahya Asulin, c'est pareil, de même Assulen, rabbin-notaire à Debdou en 1730, ça fait rêver non ?... Non, vous avez raison, à côté des autres, c'est très moyen... »

Son stylo en suspens laisse à penser qu'il espère quelque chose, une réminiscence qui lustrerait mon dossier et anoblirait ma candidature, ce qui ne peut pas faire de mal.

« Oh, je concède, on peut toujours se raconter que Joseph Hazarfati, le fameux enlumineur français de ladite « Bible de Cervera », était de la famille, de toute façon on n'en saura jamais rien, ce qui n'est pas plus mal, inutile de réactiver la réserve d'orgueil de la tribu. »

En fait, pour tout dire, afin de régler un simple problème administratif, je me consacre aussi

actuellement à prouver ma qualité de Français au Pôle de la nationalité, rue du Château-des-Rentiers à Paris, moi qui suis né français de parents nés français. Or pour y parvenir et obtenir le sésame, un indispensable certificat de nationalité, mon acte de naissance ne suffit pas au motif qu'est précisée sur ce parchemin que je chéris tant, au-dessus de « République française », la mention « Protectorat du Maroc »... Ce qui change tout. Des mois que je suis lancé dans des recherches entre Paris et Nantes pour retrouver les papiers de famille. J'ai presque touché au but lorsque le fonctionnaire de l'état civil, me recevant enfin, m'assène le coup de grâce : « Il manque les papiers militaires de votre arrière-grand-père ! — Mais vous plaisantez... Il est né "vers 1880 dans le Tafilalet", et croyez-moi, c'est grand là-bas. Vous voulez que j'aïlle creuser dans les dunes ? Sa ville... » Je n'ai osé dire qu'en vérité, sa ville, c'était le bled, vraiment. Il s'en est fallu de peu pour qu'en remplissant ma propre fiche je n'inscrive : « né dans les années 1950 en Afrique ».

Le cas de conscience s'intensifie à mesure qu'augmente le nombre de textos sur mon portable, quelques personnes me sachant aujourd'hui au consulat général d'Espagne, notamment ma fille aînée Meryl : « Et pourquoi pas la nationalité marocaine tant que tu y es ? Après tout, un roi ou un autre... », suivi d'une émoticône souriante, adressant un clin d'œil et un petit cœur. On serait attendri à moins. Mon cas. M. Iglesias, lui, s'impatiente, veut m'aider, se demande comment plaider en ma faveur avec ce nom paternel plus connoté

berbère qu'espagnol. Je ne vais tout de même pas lui faire le coup des yeux bleus. Si, un peu, quand même. Ça ne suffira pas.

« Donc, vous êtes bien séfarade des deux côtés ? Ça faciliterait les choses pour votre dossier, reprend-il.

— Eh oui, comme Jésus, me suis-je permis tant le courant passe bien entre nous.

— Le Christ ? Séfarade ?

— Non, mais il avait tout bon des deux côtés : il n'était pas seulement le fils de Dieu, mais également d'une excellente famille du côté de sa mère », lui dis-je en souriant mais c'était probablement un peu tôt.

3. Du pouvoir envoûtant des noms et du vertige suscité par leur énumération sur des listes qui font illusion

Pour faire avancer ma demande, je pourrais essayer de lui parler de la liste de noms séfarades récemment publiée sur la Toile puisque le mien s'y trouve. Sait-on jamais, bien qu'Abraham Laredo, le plus éminent expert en onomastique séfarade, ait prévenu : le nom n'est pas un critère absolu, pour ne rien dire des dangers d'essentialisation et de la difficulté qu'il y a à ramener un individu à son origine sans l'y réduire. M. Iglesias balaie l'idée d'un revers de main qui signifie en toutes les langues : ça ne vaut rien. Rien ? Et de m'expliquer que contrairement à ce que prétend la rumeur, l'actuel gouvernement espagnol n'a commandité

aucune liste de ce type. La plus crédible semble remonter aux années d'avant-guerre, conçue avec de bonnes intentions pourtant par les services du dictateur Primo de Rivera, et utilisée pendant la guerre par les diplomates désireux d'aider des Juifs à échapper à la déportation. À moins que ce ne soit la récente compilation de plusieurs listes fondues en une seule. Elle comporte 5 220 noms. Le mien y figure entre Assor et Assumpção. Mais en lisant d'autres, on a l'impression que toute l'Espagne est séfaraïde sauf nous. Il y a même des Klein et des Millet mais Assouline a disparu. Un comble !

Qu'importe après tout. Le spectre d'une rafle plane sur toute liste de noms.

Quand on pense que certains paient des écrivains pour que l'un des personnages de leur prochain roman porte leur nom... Incroyable ce que les gens fantasment sur les noms bien qu'ils s'en défendent. Les Juifs plus encore que les autres. Parlez du Caudillo à un séfaraïde hors d'Espagne et vous avez de fortes chances qu'il vous interrompe : « Mais Franco y Bahamonde, c'est doublement juif, non ? » Et doublement catholique aussi. Mais lorsqu'il est juif, ce patronyme est originaire soit de la ville de Franco (province d'Oviedo), soit de celle de Franco (province de Burgos), ou encore de Franco (province de Lugo), voire de Franco (province de La Corogne).

Des noms, des noms, des noms ! De les prononcer les uns après les autres a un pouvoir si vertigineux, l'énumération peut être si envoûtante pour le lecteur que cela a été conceptualisé comme hypnoénomératif. Il fallait y penser. Avec les Toledano,

l'aristocratie du genre, c'est simple : leur séfardité est marquée dessus. En plus ils sont nombreux. Ce sera la consécration lorsque le nom propre se métamorphosera en nom commun ; alors on ne dira plus « un séfarade » mais « un Toledano ». Avec les Soriano, ce devrait être aussi simple, même si c'est plus compliqué : c'est marqué dessus aussi, mais tout le monde ne se doute pas qu'ils viennent de Soria. Comme les Laredo qui viennent de Laredo, encore faut-il savoir qu'une commune porte ce nom en Cantabrie. Avec les autres, il faut un certificat. Pour ne rien dire des noms de régions, de métiers, de plantes.

Si le nom est important dès lors que l'on a conscience de la transmission, de l'héritage, de l'origine, du passage du témoin, le prénom l'est tout autant. L'un comme l'autre nous déterminent, fût-ce inconsciemment. Des historiens piqués de statistiques ont même réussi à dresser la liste des prénoms les plus courants parmi les victimes de l'Inquisition : chez les hommes, Dionis, Domingo et Tomás arrivent largement en tête, suivis par un peloton dans lequel se tiennent au coude à coude Álvaro, Lope, Rodrigo, Vicent. Du côté des femmes, innombrables sont les Isabel, Violant, Eleonor, Angela. Il est vrai que nombre de ces victimes étaient des juifs convertis, baptisés et rebaptisés dans l'air du temps.

Dans *Si rude soit le début*, le romancier Javier Marías observe que dans bien des pays, et notamment en France, on voit comme une consécration de n'être plus désigné que par son seul nom, mais lui voit plutôt une défaite dans cette

Pierre Assouline

Retour à Séfarad

Édition revue et augmentée par l'auteur

« Je quitte la France.

— Et tu vas où ?

— Je rentre chez moi, au pays.

— Au Maroc...

— Mais non, chez moi, en Espagne. Je rentre !

— J'ignorais. Mais quand l'as-tu quitté ?

— En 1492, mais à l'insu de mon plein gré. »

Depuis 2015, une loi accorde la citoyenneté espagnole à l'ensemble des séfarades à travers le monde, ces descendants des Juifs expulsés cinq cents ans plus tôt. Pierre Assouline a choisi de répondre à cet appel historique et, sans attendre sa naturalisation, est parti pour l'Espagne... Drôle et érudit, *Retour à Séfarad* est un palpitant roman d'aventures à travers l'un des plus attachants pays d'Europe.

« La gaieté et l'entrain dominant de bout en bout. »

Marie-Laure Delorme, *Le JDD*



Retour à Séfarad
Pierre Assouline

Cette édition électronique du livre
Retour à Séfarad de Pierre Assouline
a été réalisée le 16 septembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072832772 - Numéro d'édition : 345052).
Code Sodis : U22629 - ISBN : 9782072832802.
Numéro d'édition : 345055.